

M. Chapais possède un très réel talent d'historien. On le voit en maints endroits de son livre, et particulièrement dans la conférence prononcée, en 1886, à l'anniversaire de Carillon.

Entre plusieurs brèves et vives allocutions, je retiens celle du banquet de la Société St-Jean-Baptiste, en 1892, qui a conservé encore chaude et vibrante l'émotion du moment : c'est de la lave à peine refroidie.

Combien de belles pages, prises au hasard du recueil, n'aurais-je pas à mentionner, avant de clore cette revue, par trop mesquine !

Mais il me faut en venir à un jugement d'ensemble et une appréciation de la forme.

L'historien, le lettré, l'érudite, le poète (et parfois admirable, j'y insiste et voudrais me donner le plaisir de le prouver, pp. 114, 174, 237, 238,) se montrent et dominent ici ou là dans ces discours : partout apparaissent l'écrivain et l'orateur.

M. Chapais dit quelque part (discours sur l'éducation) : "L'art de la composition et l'étude des modèles l'habituent (l'élève) à donner du coloris à la phrase et à jeter sur le discours la royale draperie du style... L'éloquence lui communique son souffle ardent et lui apprend que, pour posséder un verbe dominateur, il faut savoir faire passer dans sa parole les frémisses de l'âme et les palpitations de la vie."

On ne peut pas mieux se peindre soi-même. Il n'est pas du tout banal d'appliquer ici le *Pectus est quod disertus facit*. L'éloquence de M. Chapais est, avant tout, pathétique. Son talent est fait de noblesse, d'enthousiasme, de véhémence, d'ampleur, de précision, de clarté et d'harmonie. Sa langue est riche et souple, pure de tout anglicisme, comme a dit M. Chapman, sinon de toute incorrection et de toute impropiété (*berges* pour *berges*, flanqué par pour flanqué de, succéderont pour succéderont, la hauteur du danger, une fidèle auxiliaire.) Son style est riche et sobre tout à la fois : on sent (presque) toujours la préoccupation de l'artiste, et c'est ce qui vous tient attaché à ces pages, si vous goûtez le style. Sa phrase, habituellement périodique, acquiert, dans la passion, une force incisive et prend une insistance qui va jusqu'à la répétition des mêmes tours en gradations ascendantes de sentiments et d'idées. Ces crescendos lui sont familiers, et, chose bien naturelle, il les aime chez les autres, témoin telle citation du R. P. Félix : "Non, la foi, ce n'est pas la mort, c'est la vie, etc."

M. Chapais range très simplement et très méthodiquement sa matière, afin de la développer plus à son aise, ce qu'il fait somptueusement. Il a, comme pendant, le don de résumer une époque, et d'esquisser un tableau. C'est un plaisir pour l'esprit. Il y a aussi le plaisir de l'imagination. Cicéron dit : *amplificarem* ORNANDO : M. Chapais orne, et a tout ce qu'il faut, pour cela, de couleur et d'éclat. Il a même parfois l'épithète, et aussi la période, quelque peu ambi-

tieuses, Sainte-Beuve dirait déclamatoires, mot qu'il employait souvent, dans son horreur de la rhétorique et de la phrase à effet. La rhétorique est bonne pour tant, et ceux qui seraient tentés de la proscrire de l'éloquence, je les renverrai à l'apologie qu'en fait M. Brunetière dans une de ses études. La grincheuse critique n'en persiste pas moins à trouver à redire à cette griserie de mots et de sons qui affecte le retour de certaines formules aimées, de certaines métaphores, plus brillantes que solides, ou du moins qu'on n'aimerait pas plus d'une fois (le *livre d'or de la gloire humaine*, le *pilori de l'avenir*, les rangs *britanniques*, le nom de... qui *s'inscrit en lettres d'or*, ou en *lettres immortelles au front de... ou au firmament de... ou au frontispice de... etc.*) Cela ôte au naturel et à la variété, et sent un peu, en effet, son rhétoricien. Cela peut faire penser que l'orateur se répète ainsi par indigence, lorsqu'on sait qu'il possède un fonds très riche de connaissances et d'histoire. D'aucuns trouveront néanmoins que du premier discours au dernier (15 ans de distance) le fonds n'est pas suffisamment renouvelé ni alimenté. Par exemple, il faut le reconnaître, la manière devient plus sobre et plus mûrie.

Je ne crains pas d'élever ces observations de détail sur l'art et le style de M. Chapais, qui demeurent, dans leur ensemble, un des plus excellents et des plus savoureux spécimens de français contemporain, au Canada, et revêtent, selon sa belle expression, de leur "royale draperie", la pensée chrétienne et féconde du livre des *Discours et Conférences*. Et pour faire oublier le désagrément de mes critiques, je citerai en finissant, à l'appui de ce que je viens de dire, cette page superbe, tirée des *Origines de notre littérature* : "Nos aïeux faisaient de la littérature, mais une littérature vivante et héroïque. Ils respiraient une atmosphère épique, et chaque jour voyait naître sur leurs pas une page d'épopée. Le souffle lyrique animait, soulevait, emportait dans un essort puissant et continu ces générations vaillantes dont les hardis exploits contenaient en germe des odes plus sublimes que celles de Pindare et d'Horace. Le drame était partout, au fond des forêts pleines d'embûches et de mystère, sur les flots ensanglantés des rivières et des lacs lointains, à l'ombre même des forts et des habitations, et jusque sous les batteries de nos villes naissantes. Quant à l'histoire, elle se faisait de toutes pièces ; elle se rédigeait à coup de hache et d'épée, à coup de flèche et de mousquet ; elle s'écrivait avec la croix, le canon et la charrie ; elle s'imprimait en sillons profonds sur le sol fertilisé de la Nouvelle-France ; elle se burinait sur le granit des montagnes et sur les murs des forteresses. Ah ! Messieurs, nos pères étaient de grands maîtres, et nous ne sommes que de pâles copistes, que des traducteurs souvent inégaux à la tâche de fixer sur une page ou dans un livre les splendeurs de l'œuvre originale".

ABNER.

## L'avenir du Canada

Aux jeunes collaborateurs de l'"Oiseau-Mouche"  
(Suite)

Le travail, selon moi, doit revêtir deux formes : il doit être intellectuel d'abord ; avant tout, il faut exercer et armer les puissances de l'esprit ; il doit être ensuite moral et pieux, refaisant nos mœurs par la grâce de Jésus-Christ. Cette seconde forme du travail est le but, le couronnement, j'allais dire le garde-fou de la première. Ce point est de la plus haute importance.

L'esprit humain est grand, sans doute ; je comprends l'erreur qui consiste à le revêtir d'une souveraineté qui dépouillerait Dieu et mettrait l'homme à sa place. L'esprit, en effet, nous rapproche de Dieu et nous rend, en quelque manière, semblables à Lui. Mais cette prétention est précisément l'écueil de l'esprit. S'arrêter à soi-même, se contempler en soi-même, se complaire dans cette contemplation : c'est le péché qui a amené la chute des anges ; c'est le péché qui amène la chute des hommes. L'esprit, pour rester fidèle à lui-même, doit consister surtout à nous amener à Dieu et à nous soumettre à son empire. Alors Dieu reste sur son trône ; et nous restons ou plutôt nous resterons face à face pour contempler sa gloire.

Oublier, au milieu des travaux de l'esprit, cette obligation stricte des bonnes mœurs et l'obligation non moins stricte de la piété, c'est une tentation commune, facile, dont la perversité et les effets lamentables ne se devinent pas facilement. On vit dans la belle lumière ; on croit être dans le pur amour. Au fond, dans cette illusion, nous n'appartenons plus guère qu'à notre égoïsme. Et les exaltations de l'esprit, en dehors de Dieu, ne nous mènent qu'aux humiliations de la chair : *contumelia carnis*.

Les siècles de l'histoire où cette tentation a prévalu, sont des siècles élégants, brillants, spirituels, où les belles formes sont cultivées, où les beaux esprits sont au pouvoir, où l'on goûte la joie de vivre. Mais l'esprit est faible, mais le brillant n'est pas solide, mais l'élégance est sans consistance. Ces hommes, si admirés, si choyés, sont des masques de théâtre. Bientôt, suivant une formule connue, le masque tombe, l'homme se laisse voir et le héros s'évanouit.

Nous devons toujours nous tenir attachés à notre principe. Le salut du monde est l'œuvre propre de Jésus-Christ. Jésus-Christ a racheté par son sang les âmes, les familles, les peuples ; il les appelle aux bienfaits de la rédemption par les évêques et par les prêtres, mais par des prêtres fidèles, mais par des évêques associés sur sa croix à son sacrifice. Lorsque les évêques et les prêtres se dérobent au sacrifice et désertent la croix, par la faute et le crime de ses serviteurs, l'œuvre de l'Homme-Dieu est trahie. Alors le monde chrétien défaille ; l'humanité retourne au paganisme.

(A suivre)

JUSTIN FÈVRE,  
Protonotaire Apostolique.